

BERNARD CHARBONNEAU

Géographie d'une décomposition

(Début du chapitre 2 de *Tristes campagnes*)

Maintenant il me faut décrire le ravage de mon pays que pendant vingt ans j'ai enduré en silence. Et voici que, ultime dérision, je risque de m'entendre dire par le lecteur saturé de propagande sur la protection de l'« environnement »: « Encore un! » Car le crime est imparfait sans ce point final: l'hypocrisie. La société qui détruit les paysages se devait de les protéger. L'environnement a désormais son ministre. Aussi, après avoir décrit le pillage du Béarn et des pays, serai-je obligé de m'attaquer au mensonge qui le camoufle.

1. *Du paysage au terrain vague.* Comme chaque homme marque le sol de son pas, chaque société marque la terre de son empreinte: de son paysage. Mais celui de la nôtre n'en est plus un.

L'image que la France actuelle se fait du Béarn ou du Pays basque est celle que toute société industrielle se donne de son corps. D'un côté les verts chromos d'un paysage immuable: les monuments historiques émergeant des arbres, se reflétant dans une eau qu'Agfacolor maintient bleue. De l'autre les images de blancs ensembles, de centrales et de raffineries indéfiniment ressassées. Ainsi deux mondes étrangers l'un à l'autre coexisteraient sans qu'il y eût front: destructions et victimes. Dénonçons ce tranquillisant, et complétons la géographie de la production pétrolière ou touristique par une géographie de la destruction, qui lui est nécessairement associée. Aujourd'hui le géographe ne peut pas plus parler des pays et des paysans que l'ethnologue des « primitifs », de même que le

naturaliste ne peut plus considérer des équilibres, mais des déséquilibres. Si Vidal de La Blache dans son *Tableau de la France* décrivait ses paysages avec une sorte de volupté, on ne peut aujourd'hui que décrire leur ravage avec une sorte de fureur.

Nous vivons dans une société qui n'a guère qu'une idée : produire. Le taux de croissance est pour elle le jugement de Dieu, aussi bien à l'ouest qu'à l'est. Produire quoi ? Des tonnes, des millions de tonnes de tonnes. Que ce soit à des fins de profit ou de pouvoir est secondaire, le profit étant ici pouvoir, et là le pouvoir profit. Certes, maintes bonnes raisons justifient cette obsession, les sociétés comme les individus doivent produire pour vivre. Mais celle-ci, fascinée par l'évidence, en oublie que vivre n'est pas produire. Elle en perd de vue le pourquoi et même le comment. Elle en arrive à engendrer une masse sans cesse accrue de matière qu'elle dévore afin d'en produire encore plus : ce qu'elle appelle investir. Il faut produire pour produire, tout le reste n'est que littérature : culture. Il le faut pour l'État dont le salut exige le maximum d'armes et de machines ; il le faut, sans cela les autres États... Il faut produire pour la production, ou pour la consommation. Mais à l'ouest celle-ci n'est que le prétexte de celle-là.

Cette obsession économique, qui s'apparente à l'ancienne obsession religieuse, englobe tout et tend au système. Tout converge, l'action de la droite cléricale et capitaliste qui veut tenir sa place dans le nouveau monde industriel comme dans l'ancien, celle de la gauche qui réduit le Progrès au progrès matériel, et celle d'un centre qui ne pense qu'à accroître ses profits. Tandis que l'égoïsme des pays développés leur fait accroître sans arrêt ce qu'ils croient être un « niveau de vie », la charité les pousse à produire sous prétexte d'aider les pays sous-développés. La théorie, l'ex-vérité morale ou religieuse, se réduit à la connaissance des lois qui permettent d'utiliser la matière : aux sciences, physiques, biologiques – finalement

humaines. Ainsi le culte de la nécessité, ou l'idée que l'on en a, fait une énorme machine du monde des machines. Quant à la pratique, l'œuvre, elle se réduit de plus en plus aux techniques impersonnelles qui tendent à monopoliser l'action, n'était-ce la poésie et les arts, si on peut qualifier de pratiques ces spécialités et techniques du jeu et de l'inutile. Il est vrai qu'elles rapportent elles aussi honneurs et profits. Ainsi la création personnelle ou collective spontanée devient de plus en plus fabrication systématique et anonyme. Il y a bien la politique, que justifie l'idéologie, mais celle-là devient technique du maniement des masses, et celle-ci propagande. Et la technique impose l'organisation centralisée : le trust, dont le plus grand est l'État, même aux U.S.A. Par ailleurs la religion de la puissance, donc de la production, qui anime la politique, mène toutes les révolutions modernes à coller si étroitement à leurs moyens qu'elles tendent invinciblement à bâtir la même cité, qui est recul de la mort, progrès du confort, sécurité sociale, mais aussi désert humain ronflant de moteurs, tours de béton, fusées, sous-offs, général, bombe H et police.

Dans le tissu complexe et délicat du monde vivant se développe une plaie cancéreuse qui menace de tout envahir : un système que sa logique contraint d'occuper tout l'espace-temps. Le cœur de cet ulcère est dur, l'organisation est rationalité, méthode, rigueur et discipline. Mais tout ce dont elle fait abstraction afin de se constituer : la complexité et la spontanéité de la vie, et surtout de l'homme, dont elle ignore jusqu'ici l'essentiel, elle ne peut que le blesser puis l'infecter. Cette machine de fer entretient autour d'elle une auréole d'irritation sanglante, de pourriture, de névroses et de ruines. Le système engendre le chaos. Ce que traduit géographiquement son paysage : ses bâtisses et ses machines au tracé net d'épure dans un environnement de terrains vagues et de foules confuses, de nuées, de déchets et d'ébauches.

Le système engendre cette frange informe parce qu'il est instable : il doit croître ou se détruire. Il doit multiplier les produits et les hommes qui les fabriquent et les consomment ; s'il s'arrêtait, les énergies qu'il a déchaînées le feraient exploser. D'autre part, il lui faut maîtriser le chaos qu'il alimente sous peine d'être gagné par lui. Il lui faut connaître et dominer le trouble, la souffrance et la révolte sur toute l'étendue de l'espace-temps ; jusque dans le cœur vivant de son propre phénomène, dans cet au-delà qui est le for intérieur de l'homme. Ainsi croissent la science, la technique, le trust et l'État, et du même coup l'oppression et la révolte ; la sécurité et le confort assurés par l'organisation ne faisant qu'exaspérer le sentiment du malheur et l'ennui. Plus le système se raffine, plus le trouble s'aggrave, et le refus humain, qui est prêt à saisir tous les prétextes idéologiques ou politiques de se manifester, sans aller jusqu'à la conscience trop angoissante du conflit essentiel. Car si l'homme est captif du système, il en est l'auteur, et il est dedans. Comment oser mettre en cause ce qui est devenu le seul fondement, le dernier sens, la seule réalité de l'univers ?

Ainsi, avec l'ordre industriel croît le désordre humain : l'Est le réprime ou l'intègre seulement un peu mieux, l'Ouest en laisse fuir l'énergie en espérant qu'elle s'épuisera. Et ce désordre à son tour exaspère la nostalgie d'un ordre : d'un minimum, qui permettrait à la masse de souffler, et d'un maximum qui satisferait le besoin des clercs d'une cité millénaire où l'homme serait définitivement réconcilié avec l'univers et avec lui-même ; les totalitarismes modernes répondent à l'un et à l'autre. Le besoin de tranquillité des petits-bourgeois comme la révolte de l'élite poussent au renforcement de la science, de la technique, de l'organisation et de l'organisateur : de l'État. Le système industriel, comme un cyclone de feu, creuse au-devant de lui l'appel d'air qui avive sa flamme. Nous vivons une explosion, nous édifions sur un séisme. La dynamique

du système et du chaos n'a qu'un terme : le désordre ou l'ordre total. S'il n'arrive pas à intégrer les forces humaines que jusqu'ici il ignore, celles-ci, de plus en plus durement comprimées, le feront un jour sauter. Tout finira par la névrose généralisée ou quelque soleil atomique. À moins que, pénétrant le secret de la tempête humaine, les sciences et les techniques de l'homme n'ouvrent la voie à l'État pour l'établissement d'une paix romaine. De toute façon, après tant de fracas, régnerait un impressionnant silence. À moins que la liberté...

En attendant, pour notre chance provisoire, le temps n'a pas encore accouché de son fruit empoisonné : la dialectique du chaos et du système se poursuit. L'énormité, la complexité, et surtout le rythme du phénomène sont tels qu'il échappe au contrôle ; il faudrait un esprit divin ou diabolique pour le dominer, et l'esprit de production n'est qu'un esprit borné qui ne voit guère au-delà de ses outils et de ses produits. Cela est particulièrement vrai en France, et en France en Béarn, pays de paysans dépassés par le phénomène industriel. Ainsi, comme nulle pensée ne donne, avec une fin et un sens, la moindre forme à ce typhon social, il est ici particulièrement destructeur. Son expression c'est « l'informe », la disparition du style : de la vie, des édifices, du paysage.

La grande nouveauté de l'après-guerre, c'est l'intégration de la campagne dans l'ensemble industriel et urbain, avec pour effet sa transformation en banlieue. Le Plan l'industrialise volontairement, sans cela elle échapperait au système. Au nom de la production et du rendement, il subventionne la concentration, le remembrement, la monoculture, la mécanisation et l'élevage industriel. Ces subventions achèvent seulement de liquider Les petites et moyennes exploitations qui veulent jouer le jeu de la grande. Mais c'est moins celle-ci qui les recueille que quelques primes de la haute industrie. Du paysan, la subvention pour les défrichements passe aussitôt l'entrepre-

neur qui loue les machines, et de celui-ci à l'industriel qui les fabrique. l'argent versé à l'agriculture l'est en réalité à la chimie les prêts accordés à l'élevage industriel le sont à Sanders, pour finir à Saint-Gobain. Ce sont les trusts qui possèdent le monopole d'une campagne où régnait autrefois la petite propriété. Ils ont besoin de ce prétexte et de cet espace pour leurs produits: chaque année, les robots de la horde motorisée réclament plus d'hectares de terres et de bois à dévorer. La production doit croître. Elle doit abattre des arbres afin d'en replanter, qu'on abattra à leur tour sitôt qu'ils seront grands; Vilmorin a besoin de vivre et de croître.

Cela est l'œuvre d'un Plan: il faut aller plus vite que le torrent qui vous entraîne. Jusqu'à une époque récente, la campagne était seulement abandonnée, tandis que, aujourd'hui, le plan d'aménagement – ou plutôt d'exploitation – du territoire étend l'urbanisme à l'ensemble du territoire national; ce qui n'a rien d'étonnant, la société devenant totalement urbaine. La matière première essentielle: l'espace, se raréfiant, le projet humain doit tenter de l'organiser, comme il le fait là où il est le plus précieux, dans les villes. L'industrie qui ne cesse de croître a besoin d'un espace qui ne cesse de décroître; la grande, qui s'éloigne de Paris au fur et à mesure que le prix du terrain et les subventions augmentent, et la petite que chaque village appelle de ses vœux. L'industrie touristique cherche des terrains de jeu, l'État ne peut plus ignorer le plus grand gisement d'espace d'Europe: la campagne française. L'Europe surpeuplée du Nord-Ouest maintenant la réclame.

Mais comme l'urbanisme, l'aménagement du territoire qui prétend maîtriser le phénomène le déchaîne. Toutes les actions convergent en fonction de la production et du rendement, tout autre souci étant exclu, la force brutale étant seulement camouflée sous la chantilly d'une vague idéologie humanitaire. L'économie pour l'écono-

mie aboutit ainsi une « Raubwirtschaft », à un pillage du globe. il n'est plus ici le fait de quelques tribus d'éco-bueurs ou de bergers, l'exploitation forcenée de l'eau, de l'air : de l'espace-temps, par les trusts et les États s'exerce à l'échelle cosmique. Pour raser les forêts, la tronçonneuse a la dent plus dure que les chèvres, elle siffle et hurle plus haut que la flamme. Le champ d'explosion que l'industrie naissante étoilait aux abords des villes, le Plan l'étend de Paris jusqu'aux frontières.

L'équilibre biologique ou humain est rompu ; à l'amour succède le viol, à la paix la guerre. Là aussi des moteurs ronflent et l'on entend des détonations. La troupe casquée s'affaire sous la direction d'officiers, qui sont des ingénieurs ; quant au général nul ne le voit, il est P.D.G. à Paris. Là aussi il y a vainqueurs et vaincus, déportation en masse. Et s'il y a moins de morts l'ethnocide est partout. Dans cette bataille mouvante, où le combattant sans cesse doit « s'adapter » à des nouvelles péripéties, l'espace prend l'aspect d'un front ou d'un terrain militaire coupé de barbelés, décapé, creusé de cratères et de tranchées, semé de baraquements recouverts de tôle ondulée ; la couleur de cet univers est le kakicaca, où saignent çà et là les fleurs vénéneuses de la chimie. Tout ce qu'entreprend notre société : les carrières, les lotissements et les zones industrielles, les défrichements et la monoculture, aboutit au même type « d'environnement » : le terrain vague. Autour de la moindre bâtisse s'étale une large tache grisâtre d'argile écrasée et malaxée d'où monte un fumet de gas oil. On peut dire du « bull » la même chose que de la tronçonneuse : c'est si vite fait ! Et quand par hasard cette société reboise son désert mécanique, elle n'a pas le temps de laisser pousser. Il ne faut jamais l'oublier, le système est en croissance accélérée. La destruction du paysage se précipite au fur et à mesure que se restreint ce qui reste à détruire. Un beau matin toutes les machines vont se retrouver nez à nez dans le dernier mètre carré. Et alors ? Vont-elles s'entre-dévorer ?

Le progrès économique entraîne une érosion croissante des sols et des sociétés qui n'est justifiable que s'il aboutit à un niveau supérieur : à un nouvel équilibre. Alors les arbres repousseront, et l'ombre pansera les plaies de la terre. Au lieu de faire ou de fuir, on jouira, on aimera. Qui sait ? Peut-être méditera-t-on dans l'instant éternel.

Mon lecteur va me dire que je le mène bien loin du Béarn. Qu'il se rassure, nous y sommes en plein.

[...]

Bernard Charbonneau, *Tristes campagnes*
Denoël, 1973. Réédité en poche à L'Echappée en 2023.
La Grande Mue, février 2024
lagrandemue.wordpress.com